Objectif Chine

Du haut de ses 1 356 000 000 d'habitants, le pays le plus peuplé du monde est aussi, depuis le début de cette année, le lieu de la planète où se vend le plus grand nombre d'œuvres d'art. Un phénomène logique, mais inédit, qui confirme un intérêt nouveau et grandissant, en Chine, pour la création plastique, et pour ses auteurs.

Les artistes chinois aiment la France, voilà plus d'un siècle que cela dure. Mais depuis quelques années – intimidés par l'exotisme apparent, et par l'histoire millénaire et complexe de la Chine, excités cependant à l'idée d'une conquête de l'Est qui les extrairaient de la mélancolie ambiante à l'Ouest – de plus en plus d'artistes français souhaitent découvrir de nouveaux horizons.
Y puiser l'inspiration, implanter des ateliers, rencontrer des galeristes et des collectionneurs… Phantasme ou avenir ? *Artension* a mené l'enquête.
Françoise Monnin

Leng Jun - *Mademoiselle Jiang* - 2011 - Huile sur toile - 120 x 60 cm (ici, le fond a été prolongé sur la droite) - Œuvre présentée à Paris en 2016 - Exposition *Résonance chinoise* organisée par l'Académie de peinture à l'huile de l'Académie nationale de peinture de Chine et par la Fondation nationale des arts de Chine.

Bienvenue chez les Chi'

Si depuis un siècle « l'esprit français » fascine certains Chinois, épris de romantisme et de modernité, le dynamisme économique et le potentiel artistique du pays le plus peuplé du monde titillent aujourd'hui nombre d'Occidentaux. Sur place, mégapoles, rives des fleuves Rouge comme Jaune, villages de montagne, forêts et déserts, même, se parent à tout va d'infrastructures touristiques, fondées sur l'écologie et sur le patrimoine, afin de battre en brèche certaines idées reçues. L'art actuel *Made in France* a sa place dans des musées flambant neufs. La ville de Tucheng, au cœur de la province du Guizhou, fait figure de pionnière en la matière. Aventuriers du XXIe siècle, ne loupez pas le coche !

Par Françoise Monnin

Rosalie, interprète pour les artistes français à Tucheng

Esplanade du Musée de Tucheng, six jours avant l'inauguration - Photo Olivier Hubert

Si Obélix était passé par Tucheng au printemps dernier, nul doute qu'il se serait exclamé : ils sont fous, ces Chinois ! Lorsque le maire de cette cité décida d'y faire naître un tourisme bio et beau, inédit dans le pays, il disposait en effet d'une année à peine pour faire ses preuves, dans le cadre d'un vaste plan quinquennal d'aménagement de l'espace rural, initié par le gouvernement. À cœur communiste, rien d'impossible : artisans et ouvriers embauchés daredare, et bénévoles, recrutés par le Parti, se sont mis à l'ouvrage ardemment.

En quelques mois, cinquante-cinq kilomètres de piste cyclable ont été damés le long du fleuve, tandis qu'un quartier neuf, entièrement décoré à l'ancienne, voyait le jour, avec pseudo-rochers en ciment et statues en résine façon bronze, diablement bien imités.
Au cœur ? Un Musée de la Révolution, bien entendu : Mao Zedong remporta une victoire essentielle à proximité, en 1935, à l'issue de la mythique Longue Marche. Et aussi : un bar, permettant de déguster les alcools blancs locaux issus de la distillation du sorgho, le mythique Moutaï en particulier ! Et encore : un musée d'art actuel… français.

L'idée en était venue au maire, Wang Zubin, après qu'il ait découvert, lors d'un séjour en Europe en compagnie du fameux écrivain Ya Ding, le tourisme de mémoire sur les plages de Normandie, la peinture dans les musées de Florence, l'abondance des artistes vivant à Paris et… le goût des vins de Bordeaux.

« En Chine, partout, on veut faire quelque chose avec la France » affirme Ya Ding, qui vit en partie à Paris, depuis les années 1980.

Le musée de Tucheng constitue donc un atout, pour attirer les touristes chinois fraîchement enrichis, qui découvrent actuellement les congés, plus ou moins payés.
Quatre cent mille d'entre eux sont passés par le Guizhou en 2015, afin d'y contempler une formidable cascade d'eau douce, classée au Patrimoine mondial de l'Unesco, au cœur d'une forêt de bambous fraîchement aménagée : le Chi Sui National Park, dont le nombre de visiteurs est en augmentation annuelle de 50%. Le pays comptant 1 356 000 000 habitants, l'aventure ne fait que commencer.

> « Peu importe la couleur du chat du moment qu'il attrape des souris. »
> *Deng Xiaoping*

Une fois le musée envisagé, il s'est agi de le construire, de l'aménager et de le remplir, afin qu'il soit prêt lors de l'ouverture du Grand Forum sur la culture du vin et le développement du tourisme, organisé par le Gouvernement Populaire de Zunyi, la capitale du Guizhou. Entra alors en scène un ancien diplomate français, ayant aussi fait carrière à la télévision : Jean-Louis Balandraud, passionné par la Chine depuis une dizaine d'années.
« Bien qu'ayant fait des études politiques, se souvient-il, dès mon premier voyage j'ai

réalisé que j'avais tout faux dans les analyses : j'étais dans le pays le plus libéral du monde. Comme me disent mes amis chinois : nous sommes pragmatiques, vous êtes idéologues. Nous ne pouvons pas tout dire, mais nous pouvons tout faire. »
Aussi J.-L. Balandraud se mit-il joyeusement en chasse de cinquante artistes installés en France, pour les inviter un mois durant à Tucheng en résidence, afin d'y réaliser des œuvres. Dont certaines peintures et sculptures destinées à être offertes au nouveau musée, pour constituer le noyau de sa collection...

Cinquante fortes personnalités formatées à la française, fédérées ? Obélix, là encore, aurait pu s'exclamer.
« Au final, dix personnes ont été mobilisées pour chacun des artistes » explique Madame Yang, secrétaire générale du bureau du maire, qui un mois durant géra les besoins essentiels, tel celui de la sculptrice Nacèra Kainou, partie recueillir de l'argile dans une proche montagne, puis demandant à des villageois de remettre en état un four traditionnel, en forme de dragon.
Gérant aussi… les caprices ! Peinture acrylique fournie jugée trop transparente, climat estimé trop humide pour permettre un séchage adéquat, voire, bière pas assez fraîche…
L'individualisme à la française a stupéfié plus d'un habitant de Tucheng. Il les a charmés, aussi. À l'image des passerelles tendues en travers du Fleuve Rouge par les armées maoïstes, la Résidence des artistes

Musée de Tucheng quatre jours avant l'inauguration

Ya Ding sur le nouveau pont de Moutaï en mai 2016

Ya Ding le Rimbaud chinois

Ce nom vous dit quelque chose ? En 1987, il n'avait pas encore trente ans et venait de s'installer à Paris, afin d'y traduire Baudelaire, Sartre ou Camus. Son premier roman, écrit en français, *Le Sorgho rouge*, enthousiasmait l'Occident (500 000 exemplaires vendus). D'inspiration autobiographique, il contait la rude vie des familles bourgeoises chinoises, envoyées à la campagne pour travailler la terre, dans le cadre de la Révolution culturelle. Quatre autres romans furent édités dans la foulée, tous, magnifiques et primés, avant que notre homme cesse d'écrire.
Vivant entre Montparnasse et Pékin, il se consacre désormais au rapprochement entre les deux pays qu'il aime. Devenu consultant au service des entreprises françaises (L'Oréal, Danone, Accor, etc.), il a aussi créé l'Association pour le développement des échanges franco-chinois, qui a organisé la résidence d'artistes de Tucheng cette année. Spécialisé dans l'importation de vins, sur JD.com (deuxième site chinois de commerce en ligne) il gère l'espace « France ». À quand une section « art » parmi ses pages ?
À lire absolument : *Le Sorgho rouge* (1987), *Les héritiers des sept royaumes* (1988), *Le jeu de l'eau et du feu* (1990), *Le cercle du petit ciel* (1992) et *La jeune fille Tong* (1994).

M. Gosnet-Frassetto

venus de France a finalement tracé un trait d'union, d'un autre genre, entre des visions de l'art et de l'artiste radicalement différentes. Les systèmes D imaginés par certains, comme le sculpteur Pierre Jaggi couvrant de terre un contreplaqué industriel, ou le dessinateur Karl Beaudelere, abandonnant l'autoportrait pour immortaliser les traits de Po Go, le patriarche de Tucheng, ont constitué des symboles forts.
Les larmes des organisateurs et des habitants de Tucheng, comme celles des artistes, le jour où ils sont repartis, n'étaient pas feintes.

« Si vous me donnez une pêche je vous donnerai une prune. »
Proverbe chinois

Actuellement, l'un des artistes invités au printemps dernier, Benoit Munoz, qui est également architecte, est à nouveau sur place. À deux pas du musée dont il a géré inopinément et virtuosement la scénographie, et pour lequel d'autres résidences d'artistes sont à l'étude, il dirige la construction d'une galerie. Elle présentera à la vente plusieurs centaines d'œuvres des résidents du printemps dernier, inspirées par les lieux et leurs habitants, et laissées en dépôt. Parmi elles, des trésors, signés Claude Como, Sandra Martagex, Ilona Mikneviciute, Malgorzata Paszko, Wabé, etc.
Un courtier, Fang Yae, va également présenter ces œuvres à Huangzhou, non loin de Shanghai, où il organise annuellement une grande exposition internationale.

Cette offre séduira-t-elle les millions de collectionneurs en herbe que la Chine recèle aujourd'hui (60 millions de millionnaires), et qui pour le moment achètent rarement mais exclusivement, les œuvres de leurs compatriotes ?
Réponse dans quelques mois.

Devant une installation de C. Couveinhes de Villemeur
Ci-dessus : 50 artistes et les organisateurs à Tucheng - photo : C. Girard

Naître chinois, créer en France

Propos recueillis par Ileana Cornea

Wang Yu Née en 1973 à Jiangsu

« Pour un artiste chinois, Paris, c'est Jérusalem ! »

« La France, pour un artiste chinois de ma génération, il fallait y aller en pèlerinage. Par rapport à Pékin ou Shanghai, Paris était le village du monde. Une telle diversité de gens produit une richesse considérable. Notre art, ainsi que notre société, n'a pas connu cette ouverture, ni l'évolution qui s'ensuit. Lorsque nous visitons le Louvre, le monde entier est représenté. L'image du Christ et de la Vierge a changé avec les époques. Quant à la peinture à l'huile, sa touche, sa pâte, sa transparence, m'ont tellement impressionnée que pendant un an je n'avais pas le cœur à peindre. J'ai fait un DEA en Arts Plastiques à l'Université Paris 1. C'était comme la chasse aux trésors. Quoi que je faisais, on me disait que c'était du déjà vu.

Les enseignants nous poussaient à devenir les plus originaux possible, sans attendre, et sans avoir les moyens de nous dire comment y arriver. J'ai enseigné moi aussi, compris que pour y arriver, il fallait avancer, pas à pas, comme un marcheur. J'ai été déterminée. J'ai compris que dans une telle diversité, s'identifier, se chercher, se trouver dans sa propre chair, signifiait compter sur l'héritage que nous avons acquis dans notre environnement. Telle une plante qui vient d'un autre pays choisit de pousser autrement, cette chair, on la construit. L'essentiel, c'est de développer ma propre personnalité.

J'ai toujours été révoltée. Dans la société chinoise, le rôle de l'homme est le plus important. J'ai fini par prendre un pot de sable, pour réaliser un homme, et un peu d'eau, pour la femme. »

Xiao Fan Ru Né en 1954 à Nankin

« Paris, pour un artiste chinois, c'est le rêve. »

« Dans les années 1980 en Chine, on ne pouvait pas choisir notre avenir. La France représentait pour moi la modernité, avec tous ses courants de peinture, en commençant par les impressionnistes. Je me souviens d'une exposition de l'École de Barbizon, à Shanghai. C'était la première fois que l'on pouvait voir des originaux occidentaux. Nos professeurs avaient principalement étudié en Russie. Un des peintres qui m'a impressionné à l'époque a été le roumain Corneliu Baba (1906-1997). On connaissait les artistes modernes, ainsi que l'Expressionnisme abstrait américain, par l'intermédiaire de livres ou de cartes postales, que les étudiants étrangers apportaient avec eux. Les artistes officiels chinois vivaient dans de grands espaces. Ils étaient très privilégiés et très honorés. Un artiste de ma génération qui voulait vivre de son travail pouvait enseigner dans les conditions imposées par l'État, mais ne pouvait pas vendre son travail.

La peinture c'est aussi une façon de vivre, de fréquenter d'autres artistes, des écrivains et des poètes. Fréquenter le Louvre, pour moi, c'est comme aller consulter un ouvrage dans une bibliothèque. Parfois je m'y rends pour voir une seule œuvre. Mais le Louvre n'est pas plus important que cette vie de café, où l'on voit des gens, où l'on communique. Je tire la force de mon travail artistique et mon inspiration de ce contact humain. Tout ce que je vis, je le représente dans mes tableaux.

Photo Bertrand Rieger

Ma Desheng

Né en 1952 à Pékin.

Membre fondateur du groupe Xing Xing (*Les étoiles*)

« Les musées français sont certes des vitamines. Mais la vie est plus importante que les musées. »

« Je suis venu en France parce que je n'avais pas le choix. La France représentait pour moi le Rêve. En Chine dans les années 1980, l'art n'était pas destiné à être vendu. On échangeait ou bien on offrait nos œuvres, à des artistes, amis et poètes. J'en avais assez de faire des encres, d'y mettre un tampon, et puis c'est tout.

En France il y a les musées. Mais pour un artiste, regarder les gens, le corps, le ventre, l'âme, c'est beaucoup plus important. Quand mon ami est venu me chercher à Lausanne en voiture, je regardais partout. C'était la même chose que chez moi, mais les magasins étaient chargés, trop chargés, de marchandises très diverses. En Chine, sur les étalages on voyait des pommes, que des pommes, ou bien des choux, que des choux. Que les uns mangent avec des fourchettes et des couteaux, au lieu de baguettes, qu'ils mangent du fromage, qu'ils boivent du vin… Moi aussi, j'aime le fromage et le vin. Et de ce point de vue, c'est bon, les différences. Sans ces différences, pas de paix, pas d'art.

Un jour, un ami m'appelle pour faire du nu dans son atelier. Inquiet, je dis : fermez tout, la police va venir ! En Chine, on ne pouvait faire du nu qu'aux Beaux-Arts. Mais de quoi t'inquiètes-tu ? Ici on est en France ! À part cela, je pense profondément qu'il n'y a pas de différence entre un artiste chinois et un autre artiste. Lorsque je lis Balzac, je ressens ce qu'il a voulu dire. L'âme humaine est universelle. J'ai fait une performance, avec une mise en scène, de la lumière rouge et verte sur mon visage. Tout en jouant avec mes deux mains entrelacées, je répétais le mot "merde, merde, merde…" Une journaliste m'a dit alors "ce mot n'est pas très joli". Mais en France, du président de la République aux familles, dans la rue, partout, tout le monde prononce ce mot. C'est le mot national ! »

Sun Xue Née en 1980 à Zibo

« En art, il n'y a pas de frontières. »

« J'ai toujours aimé la vieille Europe. La France, le Paris de la Belle Époque, ses artistes. Je suis venue en 2004 à l'École nationale supérieure des beaux-arts de Paris, pour continuer la peinture à l'huile. Elle est arrivée en Chine par l'intermédiaire du Réalisme russe, alors que la base de la technique de la peinture chinoise est à l'eau. J'étais jeune, je ne comprenais pas la peinture chinoise.

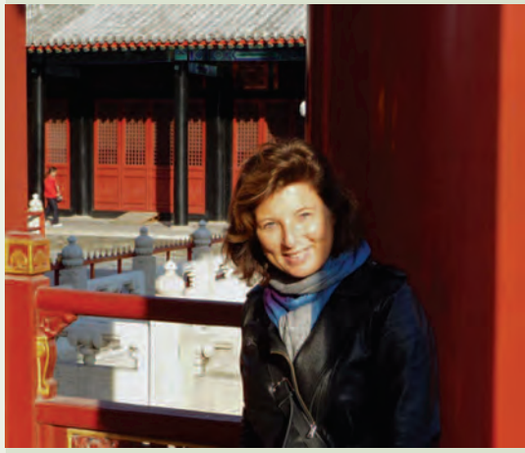
En Chine, la peinture ancienne est vénérée. J'avais besoin de trouver mes propres outils. J'ai également fait de la vidéo, de la photo. Lorsqu'on se réclame d'une identité - pour moi, chinoise - on est sous l'influence d'une référence, qui risque de devenir un académisme.

Ce qui est important pour moi c'est de lever la tête et de regarder devant. Je suis responsable de moi-même. Je ne me suis jamais posé la question de savoir si j'étais une artiste particulièrement chinoise. Il faut voir le monde comme un seul village. On cherche trop à nous différencier. Si on voulait voir les valeurs communes que nous partageons, on éviterait les guerres et les conflits.

Ma sculpture en résine blanche est un exemple : il s'agit d'une créature pure et nouvelle, sans frontières politiques, juste. Dans mon travail, je souhaite effacer toutes les références et les marques culturelles historiques. Je voudrais que ma création soit comme un arbre, qui pousse naturellement dans la montagne à partir de l'Univers. »

Naître français, créer en Chine

Propos recueillis par Marie Girault



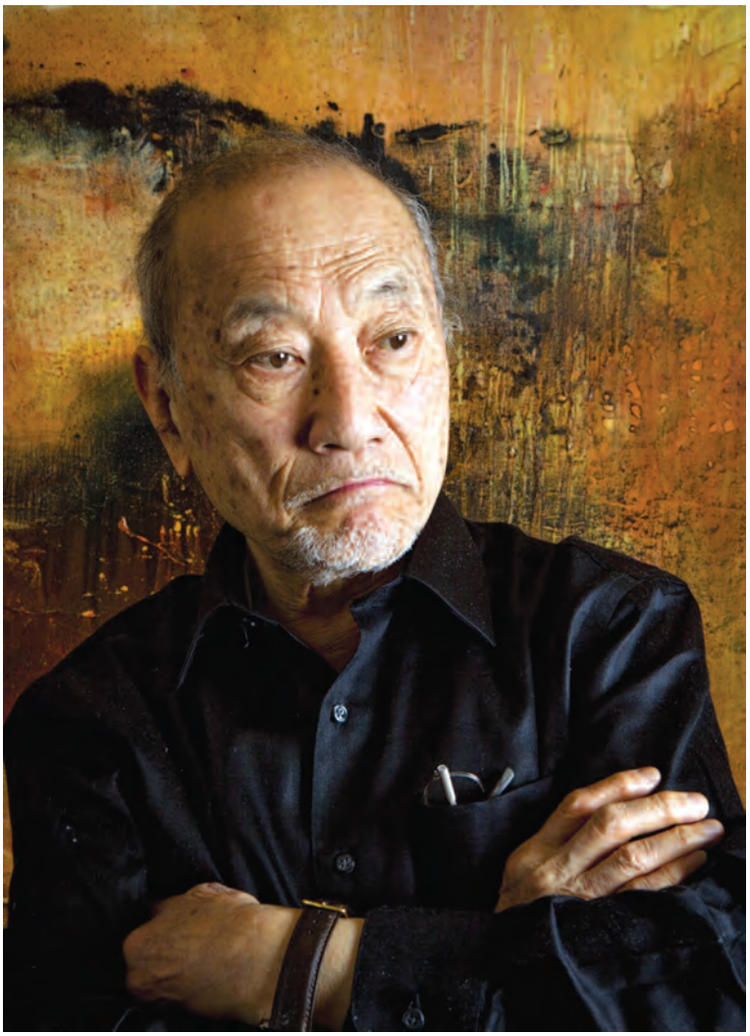
« Les Chinois achètent chinois. »

Valérie Honnart
Née en 1966 à Paris

« À moins d'avoir des racines en Chine, c'est très difficile pour un artiste français de s'y faire connaître. Il faut y avoir passé de nombreuses années, avoir intégré une partie de la culture chinoise, parler la langue. Wensen Qi, artiste français vivant à Chongqing, a pris un nom chinois pour pouvoir exposer. Deux facteurs m'ont aidée : avoir intégré dans ma peinture des techniques chinoises, l'encre de Chine sur soie. Et y avoir vécu, ce qui m'a permis de tisser des liens de confiance.

Il faut être très prudent. Je connais surtout les artistes qui ont été invités en résidence à Pékin. Cela n'a pas forcément débouché sur des ventes significatives. Encore trop peu de galeries poussent des artistes européens. Certains galeristes réussissent toutefois à être convaincants… »

Chinamania



Chuang Che – Photo Jacques-Yves Gucia

L'art chinois moderne et contemporain : une mode spéculative, ou une nouvelle histoire de l'art ? Rencontre avec quelques spécialistes.

Par Marie Girault

Exposition Chuang Che organisée par les galeries S. Vazieux et H. Courtaigne à Paris en 2016

C'est officiel, en matière de marché de l'art, la Chine ravit la première place aux États-Unis au premier semestre 2016. Tandis que dans le peloton de tête des dix artistes les plus chers, selon le site Artprice.com, on trouve juste derrière Picasso (63,2M$) deux Chinois « historiques », Zhang Daqian (34,9M$) né en 1899, et Wu Guanzhong (30,4M$) né en 1919.

Quant aux artistes chinois nés après 1945, ils continuent depuis onze ans de battre des records millionnaires en dollars : Ai Weiwei, Cai Guo-Qiang, Yue Minjun, Fang Lijun, Zeng Fanzhi, Liu Wei , Jia Aili…

Il y a les artistes qui ont émigré en Occident et ceux qui sont restés en Chine et ont connu la Révolution culturelle, les années Mao et la libéralisation de l'économie dans les années 1980. C'est à ce moment-là qu'ils ont pu commencer à s'exprimer. Un mouvement qui ira crescendo jusque dans les années 2000, avec notamment l'émergence – largement relayée par les Occidentaux – d'une communauté d'artistes à Pékin dans le quartier dit 798, détrôné aujourd'hui par celui de Caochangdi. Deux générations très différentes des artistes nés dans l'après Tian' anmen, dans une Chine plus décomplexée.

Deux marchés de l'art actuel cohabitaient jusqu'à présent, celui d'artistes chinois dans la lignée de la tradition de la calligraphie, du paysage et de la scène de genre, et un marché d'artistes tournés vers l'Occident et ses codes artistiques du XXIe siècle.

Un schéma en passe de se dissoudre avec le travail d'un Hao Liang, exposé cette année à la Fondation Vuitton, et qui, à trente-deux ans, fait appel à la technique traditionnelle de la peinture sur soie.

Défrichage et relativité

Dans les années 2000, s'apercevant qu'il reste deux grands peintres chinois du XXe siècle encore vivants, Zao Wou-Ki et Chu Teh-Chun, tous deux installés en France depuis l'après-guerre, le marchand **Olivier Vanuxem,** spécialiste des années 1950 à Paris, comprend que les lignes vont bouger.

« J'ai organisé, se souvient-il, une exposition Zao en 2003 avec catalogue. La cote de tels artistes était ridicule. Quand la Galerie de France a liquidé son stock, dans les années 1990, les très grands formats de Zao se sont vendus autour de 200 000 francs. Aujourd'hui, ces mêmes tableaux que l'on revoit passer en Chine, font entre 5 et 10 millions d'euros en ventes publiques. Un tableau de Chu se vendait entre 1000 à 2000 livres à Londres avant les années 2000. Son record est actuellement de 10 millions d'euros. Ça n'a pas pris un

mais deux zéros ! Du fait du passé communiste, l'histoire de l'art récente n'a pas vraiment été écrite en Chine. Jusque dans les années 2000, il y avait une fracture avec l'Occident. Pas de galeries en Asie, et cinquante ans de retard dans la structuration d'un marché de l'art, que ce soit pour les antiquités XVIIIe siècle ou les bronzes archaïques. Longtemps la Chine a été un terrain d'investigation pour les Américains ou les Européens. Aujourd'hui, c'est exactement l'inverse. On assiste à un mouvement de retour au pays. On voit à l'Hôtel Drouot les Chinois racheter des porcelaines, des tableaux... »

« Dans le même temps, le marché de l'art a commencé à se structurer et les Chinois à reconsidérer leurs artistes. Mais pour l'art contemporain, c'est différent. Il y a une part de spéculation, du fait des Occidentaux autant que des Chinois. On voit apparaître des artistes inconnus dont la cote démarre à 200 000 dollars ! Ce marché va avoir de vraies difficultés. Il y a trop d'artistes dont beaucoup ne font pas eux-mêmes leurs œuvres, et un grand nombre de salles des ventes obscures auxquelles je ne confierai jamais un tableau. Christie's qui s'y est implantée, et avec qui je travaille, fait tout pour que sa clientèle devienne crédible. À un moment donné, le taux d'impayés était d'environ 50% ! »

« Des collectionneurs chinois sincères, je n'en ai pas rencontré beaucoup. Ils achètent surtout pour revendre et toucher une plus-value, même pour un Zao, dont les tableaux sont devenus introuvables ! Résultat, des collections qui auront cinquante ans de recul, il ne va pas y en avoir beaucoup. Dans le domaine des musées, c'est néant. Il y a mille projets de musées en Chine, mais pas d'école de conservateur et pas de musées qui tiennent vraiment la route. Le niveau général est très médiocre. »

Travail de fond et curiosité

La galeriste parisienne **Sabine Vazieux** a quant à elle entrepris depuis plusieurs années un travail de fond, pour faire connaître les artistes chinois de la génération post-Zao : Chuang Che, Fong Chung-Ray et Hsiao Chin pour les plus connus.

Des artistes qui ont quitté la Chine pour l'Occident en 1949, dans le contexte de la guerre sino-japonaise, et s'inscrivent dans la mouvance de l'école abstraite occidentale des années 1950. Elle les rencontre, en Italie ou aux États-Unis, les interviewe, les filme. « Ce sont de grands peintres qui n'ont pas tous la reconnaissance qu'ils méritent, dans la lignée d'un Zao ou d'un Chu qu'ils ont eu comme professeurs, pour certains. En juin 2017, le Musée d'Ixelles à Bruxelles va consacrer une exposition à ces pionniers de l'Abstraction et je vais en assurer le commissariat. »

La cote de ces artistes en Asie a dépassé 100 000 dollars en ventes publiques, chez Christie's à Hong Kong. Ils sont achetés par des collectionneurs chinois, des investisseurs occidentaux, mais aussi par des institutions comme le M+, le grand musée qui va ouvrir à Hong Kong en 2019.
Hsiao, présent dans les collections du MoMA à New York, a eu une rétrospective à Taiwan en 2010 et 2015, Chuang Che, à Pékin en 2007 et à Taiwan en 2015. Ils sont cités dans le livre *Histoire de l'art chinois au XXe siècle* traduit en français en 2013, publié par le journaliste et commissaire d'exposition chinois Lü Peng. Mais impossible de comparer avec les artistes chinois qui sont restés en Chine. Ce n'est pas du tout le même état d'esprit. »

« J'ai visité pas mal d'ateliers en Chine. Il y a de bons artistes, mais j'ai été déçue. Beaucoup appliquent une même formule et puisent dans l'art occidental du XXe siècle pour expliquer les problèmes de la société chinoise. Un grand nombre d'entre eux ont une méconnaissance de ce qui s'est passé dans l'histoire de l'Abstraction.
Dans leur atelier, s'empilent des centaines de calligraphies de cinq mètres de haut, qu'ils proposent à 40 000 euros ! Ils ont une approche de l'argent extrêmement décomplexée. Pour moi c'est trop tôt. Les jeunes générations sont un peu dans une impasse. Je pense qu'elles ont subi trop de pression. Beaucoup d'argent a circulé. Il faut un peu plus de temps pour que les choses se stabilisent. On dit que les musées sont vides. J'ai du mal à le croire. Quand on voit à la CAFA (Central Academy of Fine Arts, l'École des beaux-arts de Pékin) le nombre d'artistes qui ne sont pas inintéressants… Ils sont extrêmement curieux et voyagent énormément. Ils sont à la Biennale de Venise et ailleurs. Je suis assez optimiste. »

Faux tableaux et vrais talents

Gérard Pons-Seguin collectionneur et fin connaisseur de la scène artistique internationale, termine un ouvrage sur le thème du marché de l'art dans la mondialisation.

« Les Chinois ont très bien compris les mécanismes spéculatifs du marché de l'art, affirme-t-il. Par exemple, plusieurs banquiers propriétaires de dix toiles d'un artiste font monter pendant un an le prix du même tableau en ventes publiques, pour obtenir à la fin une valeur de référence. C'est une des techniques. Aujourd'hui, le marché de l'art est devenu un lieu de diversification d'actifs. 50% des fortunes mondiales sont situées en Chine ! Celle du milliardaire Liu Yiqian par exemple, dont toute la presse a parlé, qui vient d'acheter un Modigliani pour 194 millions de dollars. Est-ce solide ? Personne ne peut le dire ! Pour les experts, dans un contexte normal, c'est un tableau qui vaut 45 millions. Est-ce que cela va exploser ? C'est très possible. »

« Il y a beaucoup d'art sans art. Je n'ai pas vu de grandes collections en Chine. D'autant que beaucoup de musées ferment, quand on découvre que de nombreuses œuvres qu'ils possèdent sont des faux. Mais je pense qu'il est possible qu'on découvre dans les années qui viennent une quinzaine d'artistes qui nous impressionnent. J'y crois. Seul problème : en cette matière aussi, on sait aujourd'hui qu'il y a énormément de faux tableaux. Les œuvres d'artistes de quarante à cinquante ans monnayées entre quinze et vingt millions de dollars… En revanche, les Chinois sont brillants, et ils vont vite. Les Américains ont donc du souci à se faire. »

Marie-France Gallou de Terruel, qui anime la galerie Les MétamorphOZes à Valaire (41) et organise des expositions au centre d'art Imagine China and France, à Pékin, nuance : « L'économie chinoise est en récession. Ma galerie partenaire à Pékin a dû développer des activités parallèles. Le chiffre d'affaires a énormément chuté. La majorité des ventes concernent des artistes chinois (et 0,5 % d'artistes français). Il faut un solide *guanxi* (carnet d'adresses) car rien ne se fait sans lui, et il faut offrir des cadeaux aux visiteurs, même sans achat. La chute des ventes est due en partie à la volonté du gouvernement de freiner la corruption. Depuis dix ans nous faisons des échanges d'artistes, mais je reçois plus de Chinois que de Français. Nous vendons bien mieux les artistes chinois dans notre galerie en France, que les artistes français en Chine…»

Quand l'Académie nationale de peinture de Chine s'éveillera

Jin Shangyi – *Huang Binhong au crépuscule de sa vie* – 1996 – Huile sur toile 115 x 99 cm – Œuvre présentée (comme celle ci-dessous) à Paris en 2016 dans l'exposition *Résonance chinoise* organisée par l'Académie de peinture à l'huile de l'Académie nationale de peinture de Chine et par la Fondation nationale des arts de Chine.

En juillet dernier, l'exposition *Résonance chinoise* présentait confidentiellement, à Paris, cent cinquante œuvres d'artistes de l'Académie nationale de peinture de Chine. Des œuvres classiques, virtuoses, parfois stupéfiantes de beauté. Rien à voir avec les tableaux Post Pop *made in China* qui sont à la mode en Occident depuis vingt ans…

L'artiste chinois, dans le contexte politique actuel, a le choix entre deux options : basculer dans ce que son pays nomme « le système extérieur », qui consiste à travailler en Occident et pour l'Occident, en adoptant les us de son marché de l'art international, ou choisir « le système intérieur » : appartenir à l'Académie nationale, et bénéficier des commandes qui lui sont passées dans ce cadre.
Jusqu'à présent, les deux groupes ainsi constitués depuis les années 1950 étaient imperméables. Mais voilà que les plasticiens de l'intérieur pointent leurs pinceaux à l'Ouest. Et, surprise, la très grande exigence de l'Académie a généré des artistes exceptionnels, notamment en matière d'hyperréalisme. Sous la houlette de maîtres stupéfiants, nés au début des années 1930, tels Zhan Jianjun et Jin Shangyi, une génération brillante existe, qui ne demande désormais qu'à se faire connaître au-delà des frontières.

Liv Renjie – *Marche n°8* – Huile sur toile

Rémy Aron, président de la Maison des Artistes à Paris, et désormais membre de l'Académie de peinture en Chine, où il se rend chaque année depuis dix ans, confirme : « J'ai eu en Chine une révélation. J'ai compris que les combats que mènent les artistes en France pour se libérer de l'emprise d'un certain Art contemporain peuvent être solutionnés par la Chine. Là-bas, depuis la fin du XIXe siècle, la peinture demeure le moyen de transmission de certaines valeurs spirituelles. Car la Chine distingue le progrès lié au confort, et celui des arts. Aussi a-t-elle préservé, au sein des académies, les racines d'une certaine tradition… occidentale ! La peinture à l'huile y est en effet parvenue il y a cent cinquante ans, à travers la Russie. Vue de Chine, Paris demeure l'autre centre de gravité naturelle de la vie artistique. Une nouvelle Renaissance, partagée, est donc possible. Nous avons les œuvres de référence dans nos musées, et eux, ils ont la vitalité. » *F.M.*

De quoi Ai Weiwei est-il le nom ?

Exposition Ai Weiwei dans l'ancienne prison d'Alcatraz en 2014 - Photo Hervé Courtaigne

En une dizaine d'années, Ai Weiwei est devenu « un des plus célèbres dissidents au monde », comme le résume William A. Callahan, dans la colossale monographie récemment publiée par les éditions Taschen. À tel point que la valeur proprement plastique de ses créations y semble subordonnée. Ai Weiwei, c'est un « monde », où l'art et la protestation forment un tout. Fusionnant la figure de l'entrepreneur et du héros contre-culturel, Ai Weiwei incarne ce paradoxe de notre temps, d'un artiste-patron riche à millions, exploitant des dizaines d'ouvriers à son profit. Un rebelle officiel, en somme.

Par Mikaël Faujour

Salué, récompensé, commenté, exposé abondamment... et même étudié (il était, cette année, au programme de l'option arts plastiques du bac L) Ai Weiwei est tenu pour l'un des plus importants artistes de ce début de siècle. De prime abord, ce phénomène a de quoi surprendre : alors que la production des superstars de l'art contemporain paraît largement apolitique, cohérente en ceci avec le néolibéralisme, la sienne est, au contraire, politique et « engagée ».
Dans la monographie récente, Roger M. Buergel évoque une « esthétique de l'existence ». Cette notion, dérivant de l'esthétique analytique communément admise dans l'Art contemporain, suppose que c'est le statut d'artiste accordé par le « monde de l'art » qui justifie qu'*il y a art* – et non plus l'œuvre accomplie qui justifierait le statut d'art et d'artiste. Reconduisant le lieu commun d'une confusion de l'art et de la vie, dans la lignée de ses deux principaux maîtres spirituels, M. Duchamp et A. Warhol, Ai Weiwei est symptomatique d'un réductionnisme *ad personam* commun dans l'art postmoderne.

Vandalisme récurrent

Si donc « art » il y a, inutile de chercher à distinguer ce qui en relèverait (créations plastiques, objets exposés) de ce qui n'en relèverait pas : il s'agit de faire entrer dans ce mot *tout ce que fait Ai Weiwei*.
C'est-à-dire ses fantaisies : tendance compulsive aux *selfies* très dans l'air du temps ; goût duchampien du potache, comme son *One Man Shoe* (1987) ; photos de doigt d'honneur adressée à des monuments du monde entier *Études de perspective* (1995-2011) ; récurrent vandalisme créateur (destruction d'une urne Han vieille de deux mille ans, d'une valeur d'un million de dollars, recours à des mobiliers anciens comme matériau et matière première, recouvrement à la peinture industrielle de poteries néolithiques, écriture du logo Coca-Cola sur d'antiques vases Tang, tranchage et réassemblage d'une sculpture de tête de guerrier de la dynastie Yuan en une forme hideuse, etc.). Ou encore, son engagement civique. D'un même mouvement.

Soyons honnête : ce n'est pas *d'abord* la valeur esthétique des productions d'Ai Weiwei qui lui vaut sa renommée mondiale. C'est, depuis 2008, d'abord à son statut de « dissident » politique, préférant, à la tyrannie et la corruption de l'État, les droits de l'homme, qu'il la doit. Après le tremblement de terre de la province du Sichuan (2008), il a utilisé son blog personnel, très suivi, pour coordonner et rendre publique une vaste enquête citoyenne. Celle-ci a permis à la fois d'établir la liste d'enfants victimes et de faire connaître la responsabilité d'édiles corrompus dans l'effondrement de bâtiments scolaires non conformes aux normes antisismiques.

Aura et dissidence

Ai Weiwei était alors déjà connu en Chine et à l'étranger. Mais, en dénonçant ouvertement les impérities de l'État, il fait l'expérience de la censure, de violences, d'un emprisonnement humiliant puis d'une résidence surveillée.
Cet engagement courageux l'exhausse au statut de résistant et lui vaut de nombreuses distinctions et récompenses (Académie des arts de Berlin, Académie royale des beaux-arts de Stockholm, Human Rights Foundation, Amnesty International...).
D'artiste contemporain reconnu, Ai Weiwei devient un héros et un symbole de la résistance à la tyrannie et à l'arbitraire, un militant de la liberté – d'expression, d'opinion, de création – et pour l'exigence de respect de droits fondamentaux.

Or, si la dimension esthétique ne suffit pas à expliquer cette notoriété mondiale, sa résistance à l'oppression... non plus. Curateur de la Biennale de Venise 2003, Francesco Bonami ironise : « Je pense qu'il devrait être mis en prison pour son art, non pour sa dissidence... Tiède dissidence, car un vrai dissident, vous n'en entendez plus parler une fois pour toutes... » Le monde ne manque pas, en effet, de héros dont l'assassinat ou l'embastillement est entouré d'un épais silence, pour avoir lutté contre l'extraction minière, pour l'indépendance, pour les droits des femmes, des homosexuels et des minorités, etc.
Ai Weiwei, c'est donc d'abord et avant tout un effet miroir : il est celui en qui se reconnaissent les « démocraties libérales »... en particulier le « monde de l'art », pétri des préjugés qui y ont cours.

Entreprise et marketing

Ai Weiwei est aussi symptomatique de ce type d'artiste, dont la production et la personnalité, indissociables, tout en provoc' et gigantisme, s'appuient sur une horde d'exécutants – à la façon des entrepreneurs. De fait, l'artiste contemporain et l'entrepreneur sont les deux héros de l'imaginaire néolibéral, fait d'innovation, de défi et de provocations, de mobilité *sans-frontiériste*, d'individualisme arrogant et égoïste, de *rock'n'roll attitude* ; ils sont ceux qui « font bouger les lignes » et affirment une certaine idée – libérale – de la liberté.

À raison, le critique d'art François Derivery affirme que « [p]our attirer la clientèle la plus huppée certains artistes travaillent la transgression de manière entrepreneuriale ». Et l'on ne s'étonne donc pas que des grands capitalistes ouvrent des fondations et des musées, glorifiant l'audace conjointe des entrepreneurs milliardaires et des artistes contemporains : ils participent du même monde et de la même célébration de l'individu affranchi de la société. Qu'Ai Weiwei fasse marner pendant deux ans et demi des dizaines d'ouvriers pour produire un million et demi d'imitations, en porcelaine peinte, de graines de tournesol, pour un salaire à peine supérieur au Smic, et que personne ne s'en émeuve, en dit long (*Sunflower Seeds*, dont la tonne est estimée à 800 000 dollars, dont les ouvriers ne verront jamais la couleur).

Au total, Ai Weiwei, c'est la rencontre de l'art conceptuel et de l'ironie *duchampo-warholienne* avec l'ethos patronal disposant du capital et des exécutants pour donner forme aux idées qui le font prospérer et avec l'opposition à la puissance chinoise. C'est donc sans grande surprise que Roger M. Buergel signale que « le marché ou la marchandise ne lui ont jamais posé aucun problème : pour lui, le marché est un média social parmi d'autres ». Rien, donc, de profondément rebelle ou « antisystème » chez celui qui se considère comme « une marque qui défend la pensée libérale et l'individualisme ». L'image de rebelle, c'est (aussi et surtout) du marketing. Voilà pourquoi il peut volontiers réaliser des selfies avec Paris Hilton, Bernard Arnault ou Jack Lang.

Rébellion officielle

S'il a débuté sa carrière en Chine, c'est surtout à New York qu'Ai Weiwei acquiert, dans les années 1980, les bases de ce qui constitue son art. Marqué, sur le plan artis-

Exposition Ai Weiwei dans l'ancienne prison d'Alcatraz en 2014 - Photo Hervé Courtaigne

tique, par Duchamp, Warhol et Johns, il n'en est pas moins sensible au fond de l'air de cette période, celle de la contre-révolution néolibérale de Reagan, et par l'incorporation au capitalisme des valeurs issues de la contre-culture des années 1960. D'après Joseph Heath et Andrew Potter, qui ont analysé le « mythe de la contre-culture », « la rébellion culturelle (...) ne constitue pas une menace pour le système... mais (...) elle *est* le système ».
Pis : « Au mieux, la rébellion contre-culturelle est une pseudo-rébellion : un ensemble de gestes spectaculaires, entièrement dépourvus de conséquences politiques ou économiques progressistes, qui font oublier l'urgence de bâtir une société plus juste. Autrement dit, il s'agit d'une rébellion qui, tout au plus, divertit les rebelles. »

C'est parce que les interprétations *classistes-socialistes* du monde ont décliné depuis les années 1980, au profit de celles *individualistes-libérales* (y compris dans la gauche), que l'on salue en Ai Weiwei le dissident... sans s'interroger sur la provenance du capital qui lui permet d'acquérir et briser des antiquités ou de réaliser des œuvres gigantesques, ni sur les conditions de travail et de vie de « ses » ouvriers. On se contente de voir en lui un héros travaillant à l'émancipation de tous, comme sont aussi présentés les entrepreneurs, dans la propagande néolibérale.

Le cas Ai Weiwei est, en fait révélateur de l'aliénation d'intellectuels et d'individus des classes urbaines et éduquées du monde entier à un imaginaire libéral parfaitement cohérent avec les nécessités du capitalisme.

Tant pis, donc, si une partie de son « œuvre » ressemble à une collection de caprices ineptes et puérils de millionnaire : le déplacement d'un rocher de quatre tonnes de la Chine à la Suisse (*Hoher Dachstein* 2010), la dilapidation progressive d'une somme de 100 dollars par une succession de conversions de devises (Exchange 1998), les *selfies* et doigts d'honneur photographiés aux quatre coins du monde par un voyageur plein aux as, etc.

Dans l'économie symbolique de la mondialisation, Ai Weiwei sert à réactualiser la fable du rebelle libéral en proie à la tyrannie, cependant disposé à collaborer avec icelui quand il en va d'un substantiel bénéfice. Exemple : le stade national de Pékin conçu par Ai Weiwei pour les Jeux Olympiques de 2008, puis dénoncé comme une « récupération » par l'État à des fins de propagande.
Aux mêmes causes les mêmes effets : ceux qui admirent Ai Weiwei soutiennent à coup sûr tout autant Femen, Pussy Riot et le collectif Voïna. Autant de « rebelles » d'autant plus soutenus qu'ils offrent le sentiment *confortable* d'être du côté du « bien », tout en se contentant d'adhérer à un mode de vie occidental individualiste et consumériste, essentiellement passif, technophile et soumis à l'omniprésence du Spectacle. Le capital financier et les parlements soumis à ses *desiderata* peuvent dormir tranquilles.

Fétichisme et libéralisme

Les « rebelles » officiels, quels que soient les risques réels qu'ils prennent ailleurs et l'abjection réelle des tyrannies, servent donc à réaffirmer des « valeurs » qui, curieusement, sont toujours celles de l'individualisme libéral. On comprend alors mieux pourquoi, en fait de soutien aux « dissidents », ce sont ces rebelles-là, cohérents avec le capitalisme, qui raflent la mise (le mouvement Femen ne défend-il pas l'adhésion de l'Ukraine à l'Union européenne ? Ai Weiwei n'est-il pas un libéral revendiqué et favorable au marché ?), tandis que c'est le silence qui entoure, par exemple, l'assassinat de Berta Cáceres ou des étudiants d'Ayotzinapa.

Demeurent aussi quelques questions : quid de la valeur plastique de l'art d'Ai Weiwei ? Pourquoi les fétichistes de la « Culture » (qu'ils se gardent toujours de définir, mais qui n'est chez eux essentiellement qu'un ensemble d'œuvres et de gestes supposés célébrer le génie individuel contre la société) défendent-ils un artiste pratiquant le vandalisme sur des objets d'artisanat (très) ancien et coûteux, alors qu'ils crient au Diable – à raison – quand des fanatiques abattent le Bouddha de Bamiyan ou le site de Palmyre ? Surtout, d'où vient l'argent pour de telles méga-productions, alors qu'Ai Weiwei est rentré fauché des États-Unis au début des années 1990 ?

Une enquête journalistique sur les réseaux d'intérêt gravitant autour d'Ai Weiwei serait très éclairante, *a fortiori* dans un moment historique où les tensions croissantes entre, d'un côté, les États-Unis et, de l'autre, la Chine et la Russie, n'interdisent pas d'envisager une possible guerre.

Ai Weiwei serait-il *aussi* un outil de guerre intellectuelle dans un contexte géostratégique orageux ? Après tout, ce ne serait pas la première fois qu'une telle chose arriverait.

■ **À lire :** *Ai Weiwei* (ouvrage collectif) Taschen – 2016

Shanghai
Capitale chinoise de l'art actuel

Shanghai - Photo sinoquanon.com

Fascinante, déroutante. Mutante, la ville s'est métamorphosée en l'espace de vingt ans. Les multiples facettes de cette mégalopole éclectique et contrastée, prise entre modernité et histoire, vitesse et lenteur, sont le prisme au travers duquel l'art se dévoile. Nouveau, curieux, désordonné, riche, les adjectifs à double sens ne manquent pas pour définir ce qu'est l'Art contemporain ici. Tiré entre une volonté d'ouverture et un système qui multiplie règles et lois, il est, à l'image de sa ville, ambitieux. La vie des lieux artistiques s'adapte aux flux immobiliers, et aux volontés imprévisibles de l'État ou de la municipalité, qui décident des soudaines fermetures ou délocalisations de tel ou tel lieu. Premiers pas dans une ville en perpétuelle renaissance. *Par Caroline Boudehen*

Dispersés aux quatre coins de la ville, les musées sont nombreux et gigantesques. Peu habitués à ce genre d'échelle, une sélection s'impose à nous, qui s'opère naturellement par le nom. Ce qui n'est pas forcément un choix judicieux, lorsque l'on sait qu'à Shanghai, l'apparence compte beaucoup et que les « appellations » ne sont pas réglées en Chine comme nous l'entendons en Europe. Beaucoup de coquilles vides s'y dissimulent.

Ainsi, le Museum of Contemporary Art, que l'on prendrait pour un phare de l'Art contemporain, n'est pas un musée à proprement parler : comme beaucoup, il n'a pas de collection permanente, appartient à un riche mécène privé qui le loue régulièrement à de grandes marques, et a, à sa tête, un dirigeant, qui, semblerait-il, n'ait aucun lien avec l'art et encore moins avec une « vision » de l'art… Bien sûr, nombre d'autres musées offrent un aperçu fiable de ce qui se passe à Shanghai : le Rockbund Art Museum, le Long Museum, le Yuz Museum sont les trois qui reviennent dans la bouche des amateurs d'art, chinois ou étrangers, de passage ou implantés à Shanghai. Et pour cause… les espaces sont grandioses, la programmation pointue – due à la volonté des dirigeants de s'entourer de professionnels compétents.

Mécènes et électricité

Le Power Station of Art est le plus démesuré de tous (plus de 40 000 m²). Ancienne station électrique qui fournissait l'énergie à toute la ville, le lieu ne manque donc pas de symbolisme. Certains sont plus insolites, comme le Aurora Museum (étonnante rencontre entre Art ancien et contemporain), d'autres mort-nés : le Duolun Museum, pourtant implanté dans une rue célèbre, mais dont la première exposition fut censurée... et fermée. Depuis, il ne s'y passe plus grand-chose. « C'est la Chine », avec un sourire amusé, est une phrase qui revient souvent au fil des rencontres et discussions à propos de ce genre d'anecdotes.

Développer une galerie d'art ici demande passion et ténacité… et de relever des challenges quasi quotidiens. Les galeries étrangères, même si elles se connaissent toutes, ne travaillent pas vraiment en réseau. Cependant, elles sont répertoriées, avec les autres lieux d'art importants, sur une carte (Shanghai Detour), qui est un outil indispensable pour parcourir la « ville artistique », et à qui ne veut pas transformer sa visite en véritable trek en jungle urbaine. Les premières galeries étaient initialement regroupées au 50, Moganshan Road (M50), dans le désir de créer un « SoHo » shanghaien. Aujourd'hui, M50 a perdu de sa superbe si l'on en croit l'avis

des habitués : le prix des loyers a augmenté, et l'endroit s'est beaucoup « mercantilisé ». Mais il reste emblématique, et demeure un quartier incontournable lorsque l'on parle d'Art contemporain à Shanghai. Des galeries importantes y demeurent : ShanghART, Vanguard, M97, ou encore Island 6 (qui doit son mon à sa résistance géographique, seul îlot au milieu d'un terrain vague, avant son intégration à M50).

Galeries pionnières et collectionneurs débutants

Derrière le Bund (les Champs-Élysées de Shanghai) les galeries Art+, Pearl Lam, AroundSpace, Shanghai Gallery of Art, offrent une vitrine éclectique d'un art contemporain chinois composé de jeunes artistes et d'autres plus établis – ces derniers étant nécessaires pour asseoir la crédibilité de ces galeries auprès d'une clientèle nouvelle et dure à conquérir. Certaines galeries sont isolées, chacune intégrée à un quartier de la ville : Magda Danysz, Anne-Cécile Noique, Art Labor ou Beaugeste... Fidèles aux lignes qu'elles ont choisies (multimédia, photographie, peinture ou technique mixte - peu de sculpture) chacune prend soin de créer un lien, une résonance entre la Chine et le monde. C'est cette porosité qui crée un véritable dynamisme.

Les collectionneurs sont encore majoritairement étrangers, ou chinois mais d'outre-mer. Néanmoins, l'apparition du nouveau riche chinois, pour qui l'art à une valeur plus spéculative que sentimentale certes - pour l'anecdote, les artistes chinois déterminent le prix de leur œuvre au mètre carré - a donné une impulsion, en rendant l'art « tendance » et en le banalisant. C'est cette même classe de nouveaux riches, qui est à l'origine de lieux comme le K11 ; gigantesque centre commercial regroupant musées, boutiques et restaurants : « l'art, la vie et la nature », comme aime à le rappeler son jeune et riche propriétaire. Mais de plus en plus de jeunes Chinois commencent à s'intéresser à l'Art contemporain. Le nouveau collectionneur chinois, plutôt méfiant, car peu connaisseur de cet art étranger et de ses valeurs, a besoin d'être rassuré et conseillé. Pas de mystère, ici tout fonctionne au *guanxi* (réseau). Pour une galerie, il s'agira de prendre un partenaire chinois, ou d'avoir au sein de sa direction quelqu'un de haut placé, qui sera en mesure d'assurer la crédibilité du lieu auprès du public chinois.

Repaires alternatifs

En prenant son temps, on découvre un réseau d'artistes passionnés, des lieux cachés, comme Idle Beats, atelier de sérigraphie (le seul à Shanghai !) dans un sous-sol, fondé par Nini, chinoise, et Gregor, allemand. Ils partagent le lieu avec d'autres artistes, ce qui fait de ce lieu insolite un lieu bouillonnant d'activités et d'idées, d'ouverture et de mélanges des genres. Le collectif Basement 6 y a par exemple élu domicile et propose plusieurs fois par semaine performances et rencontres.
Paysage artistique instable, il en est d'autant plus pétillant. Les délocalisations, les fermetures et la censure, contrairement à ce que l'on pourrait penser, intègrent de fait l'art dans la vie quotidienne. L'implantation des lieux artistiques dans n'importe quel quartier génère des moments insolites et des rencontres incroyables. Pour exemple, la très belle histoire de ce passant iranien, qui musardait au hasard et qui, dans la vitrine d'une galerie, a reconnu son grand-père figurant sur l'une des œuvres exposées… « C'est la Chine. »

Liens utiles :
- AroundSpace : www.aroundspace.gallery/en
- Art Labor: www.artlaborgallery.com
- Art+ Shanghai Gallery : www.artplusshanghai.com
- Aurora Museum: www.auroramuseum.cn
- Basement 6 : www.basement6collective.com
- Beaugeste Gallery : www.beaugeste-gallery.com
- Galerie Anne-Cécile Noique : www.annececilenoique-art.com
- Idle Beats : www.idlebeats.com
- Island 6 : www.island6.org
- K11 : www.K11.com
- Long Museum : www.thelongmuseum.org
- M50 : https://en.wikipedia.org/wiki/50_Moganshan_Road
- M97 : www.m97gallery.com
- Magda Danysz Gallery : www.magdagallery.com
- Museum of Contemporary Art : www.mocashanghai.org
- Pearl Lam Galleries : www.pearllam.com/city/shanghai
- Power Station of Art : www.powerstationofart.com
- Rockbund Art Museum : www.rockbundartmuseum.org
- Shanghai Detour : www.shanghai-detour.org
- Shanghai Gallery of Art : www.shanghaigalleryofart.com
- ShanghART Gallery : www.shanghartgallery.com
- Vanguard Gallery : www.vanguardgallery.com
- Yuz Museum: www.yuzmshanghai.org

Et Pékin ?

Huit agglomérations du pays le plus peuplé du monde comptent chacune plus de dix millions d'habitants. Shanghai est la seconde en importance, Pékin, la première. Capitale politique et culturelle, son actualité artistique demeure encore dans l'ombre de celle de Shanghai, devenue au XXIe siècle la capitale économique de la Chine.
Le 12 juillet dernier, le journal *Courrier international* publiait les adresses pékinoises incontournables en matière de mode, d'ambiance, et d'art actuel. Selon le journaliste Bibek Bhandari, il faut absolument connaître :
Espace 798 : l'endroit où aller pour voir de l'art contemporain notamment asiatique, signé Ai Weiwei ou Yoko Ono. Il s'agit d'un « ancien complexe industriel, aujourd'hui truffé de galeries, de magasins de luxe et de cafés ».
Today Art Museum : « L'un des rares établissements privés de la ville à présenter des œuvres d'art contemporain locales. Le coin abrite également des petites galeries d'art. »

www.courrierinternational.com/article/bonnes-adresses-pekin-confidentiel

Bonnes adresses

Zhan Jianjun – *Haut plateau enneigé* – 2006 – Huile sur toile – 180 x 150 cm – Œuvre présentée à Paris en 2016 – *Exposition Résonance chinoise* organisée par l'Académie de peinture à l'huile de l'Académie nationale de peinture de Chine et par la Fondation nationale des arts de Chine.

Passionné par la Chine et son art, vous voulez tout connaître, parfaire vos connaissances ou découvrir avant tout le monde les artistes de demain ? Voici quelques adresses françaises indispensables. *Par Frédérique Oudin*

Biarritz (64)

Musée Asiatica

Créé par un passionné en 1999, voilà le plus récent des musées d'art asiatique provinciaux. Les deux salles consacrées à la Chine accueillent ivoires, bronzes, porcelaines et jades de toutes époques. Les jades Lianzhu du néolithique et les porcelaines dites de Canton sont les points d'orgue.

✔ Petit plus : le visiteur est invité à s'asseoir au milieu des œuvres, pour consulter les nombreuses fiches documentaires. On se nourrit et l'esprit et les yeux.

05 59 22 78 78 / www.museeasiatica.com

Fontainebleau (77)

Musée chinois de l'impératrice

Trois pièces aménagées dans le fameux château local en 1863 abritent la collection constituée par le couple impérial, soit quelque huit cents pièces d'Extrême-Orient. Bon nombre proviennent du sac du Palais d'été de Pékin en 1860.

✔ Petit plus : l'application HistoPad permet de découvrir les pièces majeures de la collection - y compris celles récemment volées - recontextualisées dans le décor du Palais d'été. Elle offre également une visite virtuelle du salon des laques de l'impératrice.

01 60 71 50 70
www.musee-chateau-fontainebleau.fr

Nice (06)

Musée des Arts asiatiques

Conçu par l'architecte japonais K. Tange, le bâtiment est en lui-même une plongée en Asie. Il reprend dans son architecture les grands codes de la philosophie taoïste. Les collections ont été constituées après la construction du musée – originalement destiné à l'œuvre de l'artiste Trémois - autour d'un choix emblématique, évoquant l'esprit des cultures asiatiques. Le fonds chinois s'est doté de quelques très belles pièces : urnes funéraires Han, disques de jade, statuettes Mingqi, ainsi qu'une très belle collection de textiles.

✔ Petit plus : il est gratuit. On y trouve aussi des créations contemporaines.

04 92 29 37 00 / www.arts-asiatiques.com

Paris (75)

AACOO (16e)

D'abord galeriste à Paris (6e), Louise Tsai préside désormais l'Association Arts et Cultures – Orient et Occident, afin d'aider des « artistes talentueux que je souhaite introduire en Chine pour des expositions mais qui n'ont pas les moyens d'y aller, ni même d'exposer au Grand Palais, qui est également trop cher pour eux. Je souhaite aider ces artistes » explique-t-elle. Elle a créé un prix, participe à l'organisation de ventes aux enchères, met en contact artistes et critiques d'art, finance des expositions… Une fée ! Qui contribue à la révélation de la nouvelle génération des peintres, surtout chinois, de la Troisième École de Paris, installés en France. Bravo.

https://aacoo.wordpress.com

A2Z art Gallery (6e)

Trois cents mètres carrés répartis sur cinq étages, pour soutenir des artistes internationaux, en particulier chinois. Collaborations régulières avec des galeries et institutions internationales, interlocuteur aguerri et pointu en ce qui concerne la jeune création chinoise.

✔ Coup de cœur : riche d'une technique exceptionnelle, la peinture « méditative » de Li Donglu nous entraîne hors du temps, à la rencontre de fragments d'âme.

01 56 24 88 88 / www.a2z-art.com

Centre Culturel de Chine (7e)

Expositions, concerts, conférences, courts, ateliers, médiathèque... Une immersion dans ce pays grand trente fois comme la France. Et peuplé trente fois plus qu'elle !

✔ Coup de cœur : l'atelier de littérature, deux fois par mois, autour d'un texte ancien ou d'un auteur actuel.

01 53 59 59 20 / www.ccc-paris.org

Galerie Jacques Barrère (6e)

Depuis 1969, c'est « le » temple des collectionneurs d'art ancien d'Extrême-Orient. Majesté, expertise.

Valaire - Marie-France Gallou de Terruel, directrice de la Galerie Les MétamOrphozes

✔ Coup de cœur : certaines têtes de Bouddha, en marbre ou en grès, du IVe au VIIe siècle.
01 43 39 38 20 / www.artasie.com

Galerie Hervé Courtaigne (6e)
Passionnée par les Abstractions de la 2e et de la 3e École de Paris, cette galerie s'intéresse particulièrement aux maîtres chinois. En témoigne sa récente et somptueuse exposition consacrée Chuang Che (organisée de concert avec la Galerie S. Vazieux) : la première en Europe, consacrée à cet artiste octogénaire installé à New York. Des œuvres pointues, signées Tang Haiwen ou Chu Teh-chun, sont régulièrement présentées en ces lieux..
✔ Coup de cœur : l'exigence et la passion des deux animateurs du lieu, Yuri Levy Kumata et Max Fletcher.
01 56 24 23 00 / www.hervecourtaigne.com

Galerie Double S (6e)
Née de l'association de spécialistes de l'art contemporain chinois, Double S soutient des artistes émergeants chinois et internationaux et leur offre une occasion d'exposer en Europe.
✔ Coup de cœur : Sun Jiapin, sa peinture inspirée de la culture Man et de son chamanisme.
09 73 16 57 00 / www.galeriedoubles.com

Galerie Loft (6e)
Fondée en 1985 par J.-F. Roudillon, elle a pour vocation la découverte et la promotion de jeunes artistes. Depuis quinze ans elle est la galerie européenne de référence dans le domaine de l'art contemporain chinois. On y trouve de grands noms tels que Zeng Fanzhi, Guo Wei ou Zhang Xiaogang.
✔ Coup de cœur : Li Changlong, sa peinture entre réalité et fiction. Par la tension théâtrale de ses compositions hyper maîtrisées, ses créations dénoncent l'absurdité de la société.
01 46 33 18 90 / www.galerieloft.com

Galerie Paris-Beijin (3e)
Née en 2006 à Pékin, à l'initiative de F. et R. Degoul, elle a inauguré un espace parisien en 2009. Quatre cents mètres carrés y permettent la présentation de sculptures, d'installations et de vidéos. La galerie ne se limite pas à la jeune scène asiatique, mais cette orientation reste forte.
✔ Coup de cœur : le peintre et vidéaste Wang Haiyang, qui explore les états du subconscient et les relations les plus tortueuses avec nos désirs.
01 42 74 32 36 / www.galerieparisbeijing.com

Galerie Sabine Vazieux (9e)
Les amoureux de Zao Wou-ki iront chez S. Vazieux. Passionnée, elle consacre sa galerie à la peinture abstraite asiatique de la période moderne soit des années 1950/1960 aux années 2000. Sa connaissance du sujet et ses choix sans concession ont fait entrer quelques œuvres dans nos musées nationaux.
✔ Coup de cœur : Chuang Che, maître du paysage abstrait sur toile, poète et philosophe. Le site de la galerie propose une visite virtuelle de l'importante exposition que S. Vazieux et le galeriste Hervé Courtaigne lui ont consacrée en 2016.
01 48 00 91 00 / www.vazieux.com

Musée Cernuschi (8e)
Discret, le Cernuschi est pourtant LE musée d'art chinois s'il en est. Créé en 1898 après le leg de sa collection par le banquier Italien Henri Cernuschi, dans son hôtel particulier, le musée héberge aujourd'hui l'une des plus grandes collections d'art chinois en Europe.
✔ Petit plus : ses expositions permanentes sont gratuites.
01 53 96 21 50 / www.cernuschi.paris.fr

Musée d'Ennery (16e)
Il reflète le goût de l'Extrême-Orient tel qu'il se décline en Europe au XIXe siècle. La collection, désormais gérée par le Musée Guimet, qui recèle des pièces exceptionnelles est restée dans son jus par la volonté de ses légataires et n'a connu nul ajout depuis.
✔ Petit plus : une adéquation parfaite du lieu et de la collection. Une plongée dans le temps et l'espace.
01 56 52 54 33 / www.guimet.fr

Musée Guimet (16e)
Fondé en 1889, il est le plus vieux et le plus connu des musées d'art asiatique en France. Il est également le plus grand centre consacré aux civilisations asiatiques hors d'Asie. Les collections chinoises couvrent une période allant du néolithique au XVIIIe siècle, soit sept millénaires d'histoire représentés par plus de 20 000 objets : céramiques, jades, bronzes, mobilier... Cette collection rassemblée au XIXe restitue une vision scientifique et s'éloigne des goûts pour la chinoiserie en vogue à l'époque de sa constitution.
✔ Petit plus : simplement incontournable.
01 56 52 54 33 / www.guimet.fr

Musée du quai Branly-Jacques Chirac (7e)
Une visite se révélera indispensable pour une découverte ou une remise à jour sur la civilisation chinoise, les Han, les Miao, les Dong, et les autres.
01 56 61 70 00 / www.quaibranly.fr

Sète (34)

Galerie Dock Sud
Le photographe Martin Bez ouvre ce lieu en 2006. En 2008, à la faveur d'un voyage en Chine, il découvre la jeune peinture locale. C'est le coup de Foudre. Martin crée un département Dock Sud Chine et présente ses découvertes en galerie et sur les foires internationales. Il organise également des résidences en France et en Chine.
✔ Coup de cœur : Ya ri, son œuvre faite d'accumulation nous restitue les objets ludiques et usuels de l'enfance de l'artiste, comme une capsule mémorielle, un appel à l'insouciance.
04 67 74 00 77 / www.docksud-artgallery.com

Toulon (83)

Musée des arts asiatiques
Il doit sa collection aux acquisitions faites par les marins toulonnais. Plusieurs vases funéraires Gui en bronze, antiques, sont parmi les pièces remarquables de la collection.
✔ Petit plus : entrée gratuite.
04 94 36 83 10 / www.toulon.fr

Toulouse (31)

Musée Georges-Labit
Fondé en 1893 pour héberger la collection léguée par la famille Labit, c'est l'un des plus anciens musées d'art asiatique de France. On y découvre des jades et bronzes antiques, ainsi qu'une grande variété de céramiques.
✔ Petit plus : splendide bâtiment d'inspiration mauresque.
05 31 22 99 80
www.musees-midi-pyrenees.fr/musees/musee-georges-labit

Valaire (41)

Galerie Les MétamorphOZes
Depuis dix ans, elle accueille et défend des artistes chinois dans le cadre d'un échange avec La Galerie Imagine China and France Art Center. Une bonne occasion de découvrir des artistes stars en Chine peu connus en France.
✔ Coup de cœur : les encres abstraites de Li Guangming.
02 54 44 14 62 / www.les-metamorphozes.com

…Après ce bain de culture, que diriez-vous d'une tasse de thé ? Les Niçois profitent du pavillon du thé au sein de leur musée. Et les Parisiens se rendent à la Maison des Trois Thés (5e), pour déguster l'une des mille variétés disponibles. Attention une tasse de certains grands crus pourrait vous coûter le prix d'une petite toile…
01 43 36 93 84 / www.maisondestroisthes.com